

**24 images**

**24 iMAGES**

## **La nef des fous**

### *Le royaume II* de Lars von Trier

Gérard Grugeau

---

Number 95, Winter 1998–1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24328ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Grugeau, G. (1998). Review of [La nef des fous / *Le royaume II* de Lars von Trier]. *24 images*, (95), 49–49.

---

Tous droits réservés © 24 images, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## LA NEF DES FOUS

PAR GÉRARD GRUGEAU

Il y a parfois des séries-cultes qui font reculer les frontières du réel et viennent soudain inscrire avec véhémence leur empreinte indélébile dans un paysage télévisuel encombré d'images sans épaisseur (voir le *Twin Peaks* de David Lynch ou, à une époque plus reculée, *Le prisonnier* et *Belphégor*). Avec «L'hôpital et ses fantômes» (*Le royaume I et II*), le Danois Lars von Trier perturbe à son tour le ronron cathodique en remettant farouchement l'imagination au pouvoir d'un médium sans cesse décrié et pourtant porteur de tous les possibles. Déli-rante, iconoclaste, sa saga foisonnante qui touche à tous les genres cinématographiques tout en empruntant à une esthétique documentaire *trash*, nous réconcilie résolument avec le petit écran.

On le savait déjà: il y a quelque chose de pourri au royaume du Danemark. Et c'est ce grand corps en décomposition, dont l'hôpital serait en quelque sorte le microcosme halluciné, que le réalisateur de *Breaking the Waves* met en scène en faisant de ce lieu symbolique un théâtre permanent de l'éternelle confrontation entre le bien et le mal. Construit sur un marécage aux miasmes pestilentiels, le royaume forclos et autarcique de Lars von Trier (sorte de Purgatoire dantesque) s'avère un fabuleux réservoir fictionnel où s'entrechoquent les forces de la raison (les pouvoirs médical et scientifique traditionnels, pour simplifier) et les tenants d'une connaissance «illuminative» branchée sur les réalités suprasensibles (le monde occulte). Proliférant comme les métastases d'un cancer sur l'acide, le récit commenté en cuisine par un couple de plongeurs anges-mongoliens, secrète à l'envi personnages déjantés et intrigues tarabiscotées. Citons notamment l'hilarant chirurgien suédois,

hypocondriaque xénophobe, qui surveille la consistance de ses étrons; la vieille patiente médium, sorte de Miss Marple du paranormal qui communique avec les esprits, ou le bébé monstrueux qui se transforme en figure christique momifiée. Avec son dédale vertigineux de couloirs sans fin, de chambres secrètes et de souterrains oppressants, l'hôpital devient ainsi la projection mentale d'un



Le royaume forclos et autarcique de Lars von Trier s'avère un fabuleux réservoir fictionnel.

gigantesque cerveau humain aux prises avec ses démons intérieurs. La réussite jubilatoire du *Royaume* tient dans l'adéquation parfaite que le phobique Lars von Trier réussit constamment à maintenir entre cette entité vivante, grouillante du lieu, et le cérémonial anarchique et hypersensoriel de sa mise en scène. Le filmage nerveux (caméra portée) et le montage elliptique imposent une hystérie contagieuse, complètement en phase avec la germination hyperactive des microfictions et des points de vue. Cet éclatement du récit est bien sûr propre à la logique même des romans-feuilletons et des «soaps» dont Lars von Trier s'évertue à pervertir allègrement les codes narratifs par le mordant de son regard. Sans compter que la prolifération des sollicitations épidermiques induites par le film est amplifiée ici par le réseau de la représentation paranormale, qui vient brouiller encore davantage les niveaux

de perception du spectateur. Déformations sonores, cadrages distordus, images tremblées, filtres qui décolorent et souillent l'image: c'est la matière même du film qui semble alors contaminée, rongée de l'intérieur par les débordements irrépressibles des forces souterraines à l'œuvre, les déchaînements nauséux d'un inconscient bouillonnant. Et le plaisir est total devant l'univers grinçant que nous propose cette fiction survitaminée aux prolongements métaphysiques.

Aux dires de son auteur<sup>1</sup>, *Le royaume II* dévide à plein régime une trame encore plus complexe que la première partie (11 intrigues au lieu de 5), tous les éléments du récit convergeant vers un dénouement que *Le royaume III* nous réserve pour bientôt. Mais visionner en rafale cette saga dérégulée et jouissive dans le cadre d'un festival peut dans une certaine mesure nuire à sa réception. Pour certains, le sentiment d'accumulation qui en résulte ne fera que contribuer à la perte totale des repères souhaitée par Lars von Trier pour jeter de nouvelles passerelles vers des flux de perceptions insoupçonnées. Pour d'autres, dont je suis, cette surenchère exacerbée des effets peut finir à la longue par émousser le désir pervers d'inquiétante étrangeté auquel le spectateur s'abandonnait jusqu'alors avec volupté. Aussi pour terminer, ne peut-on que saluer l'initiative de Télé-Québec qui diffuse la série par tranches, entretenant ainsi l'attente passionnée du téléspectateur pour que celui-ci voyage chaque semaine dans les arrière-mondes d'un royaume échoué aux portes de l'enfer. ■

1. in *Cahiers du cinéma*, n° 524, mai 1998.

### RIGET II

Danemark 1997. Ré.: Lars von Trier, Morten Arnfred. Scé.: Lars von Trier, Niels Vørsel. Ph.: Eric Kress. Son: Hans Møller. Mont.: Molly Malene Stensgaard, Perdille Bech Christensen. Mus.: Joachim Holbeck. Int.: Ernst-Hugo Järegård, Kirsten Rolffes, Holger Juul Hansen, Søren Pilmark, Ghita Norby, Jens Okking, Birthe Neumann, Otto Brandenburg, Udo Kier. 286 minutes. Couleur. Dist.: Film Tonic.